



N° 12. — 1<sup>re</sup> année

SEPTEMBRE 1917

20 centimes

---

---

# *les tablettes*

---

---

**SOMMAIRE :** Le passant et le paysan, LÉON TOLSTOY — ... et ce fut la guerre, CLAUDE LE MAGUET — Croix de bois, CLAUDE LE MAGUET — Le cercle à briser, H. DE FITZ-JAMES — Chant de Mort, SAINT-PRIX — Révolution ou paix boiteuse, JEAN DEBRIT — Livres et Revues — Les Fourmis, RÉMY DE GOURMONT — Bois gravés de FRANS MASEREEL.

**CONDITIONS D'ABONNEMENT.** — Pour tous pays : Un an, 2 fr. — Six mois, 1 fr.  
Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER  
Case postale 13718 Jonction, Genève.

## Le passant et le paysan

Nous publions la première traduction française de ce merveilleux récit de Tolstoy, jusqu'à présent inédit, la censure russe l'ayant toujours interdit. Par suite de la liberté de presse acquise par la révolution, il a été possible de l'insérer dans un journal quotidien de Moscou, l'*Outro Rossii* (Le Matin de la Russie). M. Wladimir Tchertkoff, ami intime de Tolstoy et qui dirige la publication de ses œuvres, a bien voulu nous le communiquer.

La simplicité remarquable de ce récit fait plus fortement ressortir la signification grave des idées qu'il contient. Elles sont de toute actualité. Le petit vieillard questionnant le paysan, à lui seul, pourrait bien résoudre toute la complexité du conflit mondial... si on voulait l'écouter. Que la parole du grand maître soit du bon grain et qu'elle tombe dans un sol fertile!

PAUL BIRUKOFF.

*Isba de paysan. Le passant, un vieillard, est assis sur un banc et lit un livre. Le propriétaire de l'isba, revenant du travail, s'assied à table et invite le passant à souper. Celui-ci refuse. Le paysan mange. Quand il a fini, il se lève et fait la prière. Puis il vient s'asseoir à côté du vieillard.*

LE PAYSAN. — Alors, à quelle occasion es-tu là ?

LE PASSANT (*il enlève ses lunettes et pose le livre*). — Il n'y a plus de train, il n'en partira que demain. Il y a foule à la gare. J'ai demandé à ta femme de me laisser passer la nuit ici. Elle a bien voulu.

LE PAYSAN. — Et pourquoi pas ? Couche ici.

LE PASSANT. — Merci. Eh bien, comment vivez-vous par le temps qui court ?

LE PAYSAN. — Ah ! quelle existence ? La pire !

LE PASSANT. — Pourquoi donc ?

LE PAYSAN. — Parce qu'il n'y a pas de quoi vivre. Notre vie est si mauvaise qu'elle ne peut pas être pire. Tiens, j'ai ici neuf âmes : nous avons tous faim et je n'ai récolté que six mesures de blé, — va vivre de la sorte ! On est forcé d'aller se louer chez les gens. Et si tu vas chercher une place, les prix sont nuls. Tout ce que veulent les riches, ils le font avec nous. La population a grossi, et la terre n'est pas plus grande ; quant aux impôts, on y ajoute toujours. On les a tous ici : le fermage, les redevances territoriales, les impôts territoriaux, les ponts, l'assurance, l'impôt de police, les frais d'approvisionnement, — impossible de dire tout ; et les popes, et les seigneurs... Tout le monde roule sur nous ; il n'y a qu'un paresseux pour ne pas le faire.

LE PASSANT. — Et moi je pensais que les paysans, à présent, commençaient à bien vivre.

LE PAYSAN. — Si bien, qu'on reste des jours entiers sans manger.

LE PASSANT. — Ce qui m'a fait penser cela, c'est qu'ils jettent l'argent par les fenêtres.

LE PAYSAN. — Quel argent est-ce qu'ils jettent par les fenêtres ? T'es drôle, toi... Les gens meurent de faim, et lui, il dit qu'on jette l'argent par les fenêtres.

LE PASSANT. — Alors, comment les journaux disent-ils que les paysans, l'année dernière, ont bu pour sept cent millions — et un million, c'est pourtant mille fois mille roubles — pour sept cent millions de vin ?

LE PAYSAN. — Est-ce qu'il n'y a que nous pour le boire ? Regarde comme les popes l'avalent. Et les seigneurs aussi, ils n'y manquent pas.

LE PASSANT. — Tout ça, c'est peu de chose ; la plus grande part est bue par les paysans.

LE PAYSAN. — Alors, quoi ? Il ne faut donc pas en boire du tout ?

LE PASSANT. — Je ne dis pas ; mais si, en un an, on jette inutilement par la fenêtre sept cent millions, c'est que la vie n'est pas encore si mauvaise. Sept cent millions, ce n'est pas une plaisanterie. On a peine à le prononcer.

LE PAYSAN. — Comment se passer d'elle, la vodka ? Ce n'est pas nous qui l'avons inventée, et ce n'est pas non plus avec nous qu'elle finira. Et les fêtes annuelles, et les noces, et l'office des morts, et les pots de vin, — bon gré, mal gré, impossible de s'en passer. C'est l'usage.

LE PASSANT. — Il y a pourtant des hommes qui ne boivent pas. Et ils n'en meurent pas. Car dans la vodka, pas beaucoup de bon.

LE PAYSAN. — Quoi de bon, en dehors du mal ?

LE PASSANT. — Il ne faut donc pas en boire.

LE PAYSAN. — Mais boire ou pas boire, il n'y a quand même pas de quoi vivre. Il n'y a pas de terre. Si on avait la terre, on pourrait encore vivre, mais on ne l'a pas.

LE PASSANT. — Comment, il n'y a pas de terre ? On ne l'a pas, par ici ? On n'a qu'à lever les yeux, partout la terre.

LE PAYSAN. — La terre, c'est bien la terre, mais elle n'est pas à nous. Le coude est près de la bouche et il ne se laisse pas mordre !

LE PASSANT. — Pas à vous ? A qui donc ?

LE PAYSAN. — A qui ? C'est bien clair. Tiens, ce diable ventru a accaparé dix-sept cents hectares, il est tout seul et il n'en a pas encore assez. Et nous, nous renonçons même à élever des poules, parce qu'on ne sait pas où les laisser sortir. Il va être bientôt temps de tuer les bêtes : plus de fourrage. Et si un veau ou un cheval s'égaré dans son champ, — une amende, vend ce qui te reste et donne-le lui.

LE PASSANT. — Et à quoi est-ce que ça lui sert d'avoir tant de terre ?

LE PAYSAN. — A quoi est-ce que ça lui sert, la terre ? C'est bien clair : il l'ensemence, il récolte, il vend, et la galette, il la met à la banque.

LE PASSANT. — Mais comment est-ce qu'il peut labourer une telle Palestine, et en faire la récolte ?

LE PAYSAN. — Que tu es malin. Il a pour ça de l'argent. Il loue des ouvriers, ce sont eux qui labourent et qui récoltent.

LE PASSANT. — Mais les ouvriers, il me semble, sont des vôtres ?

LE PAYSAN. — Des nôtres, et des étrangers.

LE PASSANT. — Mais tous pourtant sont paysans ?

LE PAYSAN. — Evidemment. Toujours nos frères. Qui est-ce qui travaille encore, sinon le paysan ? Toujours les paysans.

LE PASSANT. — Et si les paysans n'allaient pas travailler chez lui ?

LE PAYSAN. — Aller ou pas aller, il ne te donnera tout de même rien. La terre restera vide, mais donner, il ne la donnera jamais. Le chien ne mange pas sa paille, et pourtant il ne la lâche pas.

LE PASSANT. — Mais comment pourra-t-il la garder, sa terre ? Il y en a tout de même cinq verstes de long. Comment arrivera-t-il à la garder ?

LE PAYSAN. — T'es drôle, toi. Lui, il est couché à son aise, il se laisse grossir le ventre, il a bien pour ça des gardes.

LE PASSANT. — Mais les gardes, pourtant, ce sont aussi des vôtres ?

LE PAYSAN. — Et qui veux-tu que ce soit ? C'est évident, toujours les nôtres.

LE PASSANT. — Par conséquent les paysans labourent eux-mêmes la terre pour le seigneur, et ils la lui gardent eux-mêmes par dessus le marché ?

LE PAYSAN. — Que faire ?

LE PASSANT. — Ce qu'il faudrait faire, c'est ne pas aller au travail chez lui, ne pas s'engager comme gardes, et la terre serait alors libre. La terre est à Dieu et les hommes aussi, — laboure, ensemence, récolte qui voudra.

LE PAYSAN. — La grève donc ? Mon vieux, ils ont pour ça des soldats. Ils enverront des soldats — un, deux, feu ! — Il y aura des fusillés, il y aura des arrêtés. Avec les soldats, la conversation est courte.

LE PASSANT. — Mais les soldats sont aussi des vôtres ? Pourquoi iront-ils fusiller leurs frères ?

LE PAYSAN. — Mais comment donc ? Et le serment ?

LE PASSANT. — Le serment ? Qu'est-ce que le serment ?

LE PAYSAN. — N'es-tu pas Russe, toi ? Le serment, c'est, en un mot, le serment.

LE PASSANT. — Ils jurent ?

LE PAYSAN. — Comment faire autrement ? Sur la croix, sur l'Évangile, ils jurent de donner leur vie pour le trône et la patrie.

LE PASSANT. — Selon moi, il ne faudrait pas le faire.

LE PAYSAN. — Il ne faudrait pas faire quoi ?

LE PASSANT. — Il ne faudrait pas jurer.

LE PAYSAN. — Comment, il ne le faudrait pas? Quand c'est écrit dans la loi?

LE PASSANT. — Non, dans la loi, cela n'est pas. Dans la loi du Christ, il est dit clairement : ne jure jamais.

LE PAYSAN. — Allons! Et que disent les popes?

LE PASSANT (prend son livre, l'ouvre, cherche et lit). — « Vous avez entendu ce qu'il a été dit : Tu ne te parjureras pas, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de tes serments. Eh bien, je vous dis, moi, de ne prêter aucune sorte de serment... Que votre parole soit : oui, oui; ou non, non. Ce qu'on ajoute vient du Malin. » (St Matthieu, V. 33, 37). Par conséquent, d'après la loi du Christ, il est interdit de jurer.

LE PAYSAN. — Alors, si on ne prête pas serment, il n'y aura plus de soldats.

LE PASSANT. — Et à quoi servent-ils, les soldats?

LE PAYSAN. — Comment, à quoi? Et si notre tsar est attaqué par d'autres tsars, comment donc, alors?

LE PASSANT. — Les tsars se querellent entre eux, qu'ils s'arrangent tout seuls.

LE PAYSAN. — Allons, et comment ça?

LE PASSANT. — Parce que celui qui croit en Dieu, celui-là, quoi qu'on lui dise, n'ira jamais tuer des hommes.

LE PAYSAN. — Alors, pourquoi le pape a-t-il lu à l'église un ukase disant qu'une guerre venait d'être déclarée et que les réservistes devaient faire leurs préparatifs?

LE PASSANT. — Cela, je n'en sais rien; mais je sais que dans les commandements, dans le sixième, il est dit nettement : Ne tue pas! Il est donc interdit à l'homme de tuer un autre homme.

LE PAYSAN. — Ça, ça veut dire : chez soi. Mais à la guerre, comment veux-tu faire autrement? Ce sont des ennemis, vois-tu.

LE PASSANT. — Selon les Evangiles du Christ, il n'y a pas d'ennemis. Il est ordonné d'aimer tout le monde. (*Il ouvre l'Evangile et cherche*).

LE PAYSAN. — Va toujours, lis.

LE PASSANT. — « Vous avez entendu qu'il a été dit aux hommes d'autrefois : Tu ne tueras point; celui qui aura tué sera passible du jugement. Eh bien, je vous dis, moi : Quiconque se met en colère contre son frère sera passible du jugement ». Il est écrit encore : « Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Eh bien, je vous dis, moi : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent. » (St Matthieu, V. 21, 22, 43, 44).

LE PAYSAN (*après un long silence*). — Et les impôts? Il ne faut pas les payer non plus?

LE PASSANT. — Ça, je te laisse faire comme tu veux. Si tes propres enfants ont faim, il est bien évident qu'il faut d'abord les nourrir.

LE PAYSAN. — Par conséquent, il ne faut plus de soldats du tout!

LE PASSANT. — Hé, le beau malheur! On prend des millions et des millions de vous. Et ce n'est pas une bagatelle de nourrir une foule pareille. Il y a toujours près d'un million de ces parasites, et leur seule utilité est d'empêcher qu'on vous donne la terre; et ils tireront encore sur vous.

LE PAYSAN (*il soupire et secoue la tête*). — Oui, c'est bien ça. Mais il faudrait que tout le monde s'y prenne à la fois. Autrement, si un ou d'eux s'obstinent, on les fusillera et on les déportera en Sibérie — c'est tout ce qu'on en aura.

LE PASSANT. — Il y a pourtant des hommes, même à présent, de jeunes braves qui, quoique isolés, sont pour la loi divine et ne vont pas au service militaire; en vertu de la loi du Christ, disent-ils, je ne peux pas, être assassin. Faites de moi tout ce que vous voudrez, mais je ne prendrai pas de fusil en mains.

LE PAYSAN. — Alors, quoi?

LE PASSANT. — On les met dans les prisons. Ils y restent, les pauvres gens, trois ou quatre ans. On raconte qu'ils n'y sont pas trop mal, car les autorités sont aussi des hommes et les estiment.

Il y en a d'autres qu'on laisse partir, en disant qu'ils ne sont bons à rien, que leur santé est mauvaise. Et cet homme qui n'est bon à rien, c'est un gaillard de deux mètres; mais ils ont peur d'incorporer un tel homme, qui racontera aux autres que le métier militaire est contraire à la loi divine. Et on le lâche.

LE PAYSAN. — Pas possible!

LE PASSANT. — Il arrive qu'on les lâche, il arrive aussi qu'ils y meurent. Mais on meurt aussi au service militaire, ou bien on est estropié — qui sans jambes, qui sans bras.

LE PAYSAN. — Eh bien, vieux, tu es bien malin. Ça serait beau, mais ça ne réussira jamais.

LE PASSANT. — Et pourquoi cela ne réussira-t-il jamais?

LE PAYSAN. — Parce que...

LE PASSANT. — Parce que quoi?

LE PAYSAN. — Parce que les autorités ont le pouvoir.

LE PASSANT. — Mais les autorités ont le pouvoir uniquement parce que vous obéissez. N'obéissez pas aux autorités et il n'y aura plus de pouvoir.

LE PAYSAN (*il secoue la tête*). — Que tu parles drôlement! Et comment vivre sans autorités? Sans autorités, ce n'est pas possible.

LE PASSANT. — On sait bien que ce n'est pas possible. Mais voilà, qui prendras-tu comme autorité? Le commissaire de police ou Dieu? A qui veux-tu obéir : au commissaire de police ou à Dieu?

LE PAYSAN. — Mais qu'y a-t-il à dire? On n'est jamais plus grand que Dieu. La première chose, c'est de vivre en Dieu.

LE PASSANT. — Et si on veut vivre en Dieu, c'est à Dieu qu'il faut obéir et non aux hommes. Et si tu vis en Dieu, tu n'iras pas chasser les hommes d'une terre qui ne t'appartient pas, tu n'iras pas être adjoint au maire ou au bailli du village, et exiger les impôts, tu n'iras pas être gendarme, surveillant de l'ordre, et surtout tu n'iras pas être soldat, promettre de tuer des hommes.

LE PAYSAN. — Comment est-ce qu'ils peuvent faire alors, les popes à longue crinière? Ils voient bien que tout ça n'est pas selon la loi, et pourquoi ne nous enseignent-ils pas comme il faut?

LE PASSANT. — Je n'en sais rien. Ils tracent leur ligne, trace aussi la tienne.

LE PAYSAN. — Ah! les diables à longue crinière!

LE PASSANT. — Ça, c'est en vain : pourquoi juger les autres? Chacun doit se souvenir de lui-même.

LE PAYSAN. — Eh bien, oui.

*Un long silence. Le paysan secoue la tête et sourit.*

LE PAYSAN. — Tu veux donc dire que si on s'y prenait tous ensemble, à la fois, en faisant une bonne pression, alors la terre serait à nous, et il n'y aurait pas d'impôts?

LE PASSANT. — Non, vieux, ce que je te dis, ce n'est pas en vue de cela. Je ne te dis pas que si nous vivions en Dieu, alors la terre serait à nous et il n'y aurait pas d'impôts. Je dis que notre vie est mauvaise, seulement parce que nous vivons mal par nous-mêmes. Si nous vivions en Dieu, il n'y aurait pas de mauvaise vie. Quelle serait notre vie, si nous vivions en Dieu, — Dieu seul le sait. Mais ce qui est certain, c'est qu'il n'y aurait plus de vie mauvaise. Nous tous, nous buvons, nous nous insultons, nous nous battons, nous plaçons, nous sommes envieux, nous méprisons les hommes, nous n'admettons pas la loi divine, nous injurions les gens : tantôt ceux au gros ventre, et tantôt ceux à la longue crinière; et il suffit qu'on nous attire avec de l'argent, nous sommes prêts à faire n'importe quel métier : être garde, percepteur, soldat, — nous sommes prêts à piller notre propre frère, à l'égorger et à le tuer. Nous vivons nous-mêmes en diables, et nous nous plaignons des hommes.

LE PAYSAN. — C'est vrai. Mais c'est si difficile, trop difficile. Parfois on n'en peut plus. On perd patience.

LE PASSANT. — C'est la question. C'est pour cela que notre vie est mauvaise. Et maintenant tu entends les grévistes dire : allons casser la tête à tel ou tel seigneur, à tous ces riches au gros ventre, — tout le mal vient d'eux; — après, notre vie sera bonne. Et ils ont massacré, ils massacrent encore. D'utilité à cela, il n'y en a aucune. C'est tout à fait comme les autorités, qui disent : lais-

sez-nous seulement un peu de temps, nous pendrons et nous éreinterons dans les prisons quelques milliers d'hommes, et la vie deviendra bonne. Et la vie, tout le monde le voit, ne fait qu'empirer.

LE PAYSAN. — Eh bien oui. Puisqu'on ne fait rien de bon contre la justice, il faut agir selon la Loi.

LE PASSANT. — C'est la question. De deux choses l'une : ou sers Dieu ou sers le diable. Tu veux servir le diable — saouille-toi, blasphème, bats-toi, hais, trompe, obéis non à la loi divine, mais à la loi de l'homme, et la vie sera mauvaise; mais si tu veux servir Dieu — obéis à lui seul, non seulement ne pille pas, ne tue pas, mais aussi ne juge pas les autres hommes, ne hais pas, ne te mêle pas de mauvaises affaires, et il n'y aura pas de mauvaise vie.

LE PAYSAN (*en soupirant*). — Tu le dis bien, vieil homme, trop bien, le malheur est que nous n'écoutons guère. Ah ! si on nous instruisait plus souvent ainsi, ce serait autre chose. Mais voilà, on vient de la ville, on bavarde, on parle sur la manière d'arranger les affaires, on jase fort, — mais il n'y a rien à écouter. Merci, vieil homme, tes paroles sont bonnes.

Où vas-tu te coucher? Sur le poêle, quoi? Ma femme va étendre quelque chose dessus.

12 octobre 1909.

LÉON TOLSTOY.

(Traduit par J. CHAPIRO et P.-J. JOUVE).

## ... et ce fut la guerre !<sup>1</sup>

Vous connaissez le proverbe selon lequel toute vérité ne serait pas bonne à dire. C'est là une de ces formules où l'homme affirme le caractère sacré de ses vices. Le monde se tient enfermé dans sa forteresse de mensonge, et l'on prétendrait l'en déloger ! Si l'on supprime le mensonge, du même coup on supprime la haine. Alors, que nous restera-t-il ?... Les empêcheurs de mentir et de haïr en rond — en deux ronds — sont d'odieux personnages qui ne connaissent rien à la vie !...

Puisque c'est faire acte impie que de ne pas respecter la souveraineté du mensonge, le cas de Jean Debrit est des plus graves. L'œuvre révolutionnaire par excellence est celle qui surgit libre, passionnée et personnelle au milieu de l'esclavage, de la veulerie et de l'effacement. Elle vaut presque toujours à son auteur l'anathème et l'injure, mais l'esprit sort toujours grandi de sa condamnation. Le crucifiement appelle la résurrection. On prépare à la vérité de belles revanches en la repoussant, et la considération dont les hommes de haute valeur morale et intellectuelle sont présentement frustrés leur sera rendue quelque jour et à jamais, tandis que la renommée des funambules habiles à choisir leur corde n'est que de passagère durée.

Le plus gros reproche qui sera fait à Jean Debrit, c'est de ne pas posséder une mentalité de « belligérant passif ». Cet homme n'eût pas jugé suffisant de mettre sa parole ou sa plume au service d'une cause qu'il aurait épousée et qui se dispute à coup d'obusiers. Son cœur a souffert et son intelligence, avertie des motifs de tant d'horreurs, les a dénoncés pour éclairer les peuples sacrifiés. De quelle force est son réquisitoire contre la po-

litique de tous les gouvernements ! Rien de plus péremptoire que cette étude scrupuleusement objective des voies suivies par chacun avant d'en arriver où nous en sommes. Aussi sûrement que tous les chemins conduisent à Rome, ces voies devaient nous conduire à la catastrophe. Il est aisé, aujourd'hui, de parler de Droit, de Justice et de civilisation. Nul parmi les gouvernements ne s'en est soucié avant la guerre. La paix seule, que tous ont violée, pouvait amener le triomphe de ces principes. La douloureuse histoire d'aujourd'hui est la conséquence d'un long hier toujours troublé. Inexorablement, celle de demain dépendra de celle d'aujourd'hui et le drame se répétera si l'on laisse subsister les rivalités de tout ordre, sources de conflits. Pouvait-on vraiment croire qu'il serait toujours possible d'empêcher les convoitises de se rencontrer dans le même sentier ?... Le permanent traquenard des alliances, le brigandage colonial, la périlleuse question d'Orient, concouraient jalousement à nous précipiter dans le gouffre où nous sommes. La politique avait atteint à un degré d'obliquité et de malfaisance tels qu'il ne restait presque plus d'espoir d'une solution pacifique. J'admire avec quelle adresse Jean Debrit a pu démêler tant d'intrigues.

Peuple ! souviens-toi de ton martyr et dis ton mot ! Si c'est le passé qui, se renouvelant sans cesse, fais ton malheur, romps avec lui et refais avec ton cœur et ta volonté, une autre destinée au monde !...

Jean Debrit nous expose, dans le premier chapitre de son livre, sa conception du patriotisme. Cette partie constructive procède d'un esprit et d'une culture vraiment humains. L'auteur de *... et ce fut la guerre !* n'a rien du négateur. Il est avant tout réformateur et considère que tout principe renferme quelque chose de bon. Il s'agit de n'en conserver que cela. La Suisse devrait servir de modèle à une reconstitution internationale. C'est dans ce sens que l'auteur du livre est patriote. Une patrie réalisant la libre union des races, voilà le salut de l'humanité. « Elle (la Suisse) a tranché à sa manière le problème insoluble des nationalités en démontrant qu'il n'y a pas de nationalité, c'est-à-dire rien qui soit de naissance, d'inévitable, d'obligatoire. La seule nationalité est celle issue d'un acte de volonté individuelle ou collective ».

C'est là l'idée reprise et étendue du *Contrat social* de Rousseau, qui n'a pas de meilleur disciple que Jean Debrit. Le patriotisme ainsi conçu s'élève, si l'on peut dire, jusqu'à sa négation, puisqu'il aboutit au culte de l'humanité.

Les conclusions de l'ouvrage s'animent parfois du plus beau souffle. Il faut connaître l'auteur pour savoir quelle force d'idéalisme il possède en dépit de la modération de ton et d'expression qu'il sait conserver.

*... et ce fut la guerre !* est un grand livre, un des plus grands parmi ceux qu'a suscité la guerre. Il n'a pas été apporté de plus forte contribution à la cause de la vérité, tant honnie durant ces sombres années de démence.

CLAUDE LE MAGUET.

<sup>1</sup> *... et ce fut la guerre !* (les causes morales, les causes lointaines, les causes immédiates), par Jean Debrit. Atar, 11, rue de la Dôle, édit.



## Croix de bois

Croix de bois  
Plantées là !  
Champ de croix...  
Champ d'effroi s'étendant jusqu'au lointain souvenir  
De la paix entre les peuples.

Croix de bois ! croix de bois !...  
Tant d'amour perdu, perdu !  
Tant d'espoirs abattus en plein vol !  
Tant de belles possibilités à jamais, à jamais écartées !  
Croix de bois !...  
A tant de pages inachevées, ce brutal parafe !...

Croix, croix de bois !...  
Fin prématurée du voyage...  
Fin des satisfactions du corps et des biens de l'esprit ;  
Fin du chaud rayonnement de ces cœurs ;  
Fin des caresses de l'affection pour ces cœurs ;  
Fin de la part de bonté, de joie à donner et à prendre ;  
Fin de la douce présence auprès des aimés ;  
Fin des efforts, des pensées, des contemplations, des émois, des  
ferveurs pour tous ces ensevelis ;  
Fin prématurée du voyage...

Croix de bois ! croix de bois !...  
Tous ces bras écartés barrant le chemin à la vie !...  
Ici va, va s'étendant la contrée morne du silence,  
Le gris domaine de la mort,  
De la mort usurpant les terres de la vie.

Croix, croix, litanie de croix !  
Chacun son trou. Chacun sa croix.  
Tout le monde y a droit !  
Sacrifiés, sacrifiés, défendez bien vos cimetières !

CLAUDE LE MAGUET.

## Fortes paroles

Le *Times* nous donne le 15 septembre une lettre de l'évêque catholique de Killaloe au Conseil de Dublin relative à la note du pape : « Le monde a la nausée de cette guerre accrue et de l'hypocrisie qui l'environne. C'est avec raison que le Saint Père l'a appelée un « massacre inutile ». C'est un fait significatif que les deux seules forces qui travaillent pour la paix sont les honnêtes travailleurs du monde entier et le père des fidèles, le vicaire du Christ. Les nobles mobiles des uns et de l'autre sont méconnus et diffamés par les profiteurs inhumains qui s'engraissent du sang et des souffrances des hommes ».

## Le cercle à briser

Il ne s'agit pas, encore une fois, du commencement, mais de la fin de la guerre. Elle est venue apportée sur un flot de mensonges européens et voilà qu'un autre flot de mensonges européens emporte au loin la paix. Les peuples roulent ainsi, ballottés sanglants au flux et reflux d'une même et venimeuse houle. Et pour qui ? Pour-quoi ? Pour eux-mêmes, leur dit-on, pour leurs droits, leur honneur, leur liberté ; pour la substitution de la force du droit au droit de la force ; pour l'abolition du militarisme en un mot.

Et voilà justement, mais pour tous les peuples à la fois, ce que réclament les pacifistes, car sortir de la guerre n'importe comment, par un bout ou par un autre, ne leur suffirait pas.

L'affaire est malheureusement entre les mains de joueurs passionnés de risque. Des messieurs très considérables s'étaient promis au début le régal d'une complète victoire, d'une rentrée triomphale en calèche au long des rues pavoisées et débordantes d'une foule en délire. Il n'est plus question maintenant de cette fête populaire. Les vides et les deuils y seraient trop nombreux. La fête aura lieu cependant, mais en petit comité. Il en reste toujours une à l'état de projet. Car, à défaut du grand spectacle, les très considérables messieurs se sont fait d'autres promesses réalisables... on ne sait quand !

Tous, jusque là, piétinent dans le cercle des mots qu'ils ont prononcés à tout hasard. Les uns et les autres n'en sortiront que par une porte dont les événements, jour à jour, forgent la clef, pour la remettre à ceux qui, par hasard, auront dit juste. Les autres devront perdre ce qui jusqu'ici les rend considérables.

La paix n'est donc plus une question de peuples, si tant est qu'il en ait jamais été ainsi, et se réduit à une question de personnes. En justification de tant de mots contradictoires, celui-ci veut un territoire, celui-là en veut un autre. Tous ont commencé sans esprit de conquête, mais chacun, et sous peine d'avoir à céder la place au perchoir doit, pour finir, montrer un lambeau de terre conquise. Le lambeau devrait-il pour cela avoir bu le sang de dix générations.

De la plus irréfutable façon, la main brutalement mise sur la proie témoignait de la fin du militarisme... chez le voisin. Ce serait la paix ! Possible ! Mais de toutes les paix possibles, ce serait à n'en pas douter la plus boiteuse. L'Europe par la suite ne danserait plus que sur un pied mais qui serait encore le pied de guerre, celui justement qu'avant tout il importe de trancher.

Une autre solution, plus rapide du moins, sinon meilleure, se présente heureusement à quelques esprits. Si dans une forme claire et sans habileté coupable, on proposait aux peuples échelonnés sur des milliers de kilomètres de tranchées de rentrer tout simplement chez eux, dans les limites de 1914, mais à la condition d'avoir au préalable à promettre formellement de ne plus jamais

consentir dans aucun pays à faire un seul jour de service militaire ; de ne plus jamais consentir, dans aucun pays, à forger ou fourbir aucune arme de guerre. Peut-être trouveraient-ils suffisante et universellement satisfaisante une pareille condition de paix. Et l'abolition du militarisme, le but visé, disent-ils à l'encontre les uns des autres, par tous les considérables messieurs, serait peut-être ainsi touché en plein centre. Il ne leur resterait plus, dans le cas possible de l'acceptation des peuples, qu'à s'entendre entre eux sur une bonne loi internationale punissant de baignade à perpétuité quiconque oserait ordonner ou payer la fabrication d'un simple pistolet ou même d'un seul grain de poudre.

Mais voilà ! ils n'y pensent pas et n'y peuvent pas penser. Enfermés dans leurs cercles de mots, pires que les pires sourds qui ne veulent pas entendre, ils veulent entendre de travers. Aussi n'auront-ils pas la paix blanche, mais la paix rouge, rouge peut-être de leur sang. Et on dira encore que c'est de ma faute.

Qu'importe, pourvu que le cercle soit brisé.

HENRY COMTE DE FITZ-JAMES.

## Chant de Mort

Hommes heureux, hommes paisibles, hommes qui vivez et riez et aimez, savez-vous qu'il est des champs d'horreur où il n'y a ni vie, ni rire, ni amour ? Oh ! dites, savez-vous que vos frères agonisent ?

Là-bas, partout où la nature saluait la joie d'exister et chantait l'espérance, maintenant, il y a la mort. Amis, amis déments, il y a les cris déchirants de vos amis en humanité que vous assassinez !

Là-bas, là-bas, sur les prés verts que le vent faisait frissonner et où le soleil miroitait, jadis... Là-bas, dans les grands bois profonds, où régnait un silence sempiternel, jadis... Là-bas, sur les bruyères, au bord des fleuves, sur les pentes des collines, là-bas, là-bas, partout, il y a l'agonie et la mort, il y a la désespérance et la douleur.

O homme, homme, qu'as-tu fait ? regarde autour de toi. Regardes, et dis, en vérité, si tu comprends pourquoi tu as jonché le sol de tous ces cadavres, pourquoi tu as fait fuir les petits épouvantés de leurs maisons désertes et incendiées, pourquoi tu as fait hurler les mères comme des bêtes fauves devant ces masses brunes, gluantes et nauséabondes qui furent leurs fils ?

Dis, dis, en vérité, comprends-tu !

Mais non, tu ne m'entends même pas. Tu es ivre de ton orgie, et tu somnoles, hébété, sur les restes fumants du carnage.

O Dieu, serais-je donc seul à pleurer, à pleurer sur vous qui aviez du soleil dans les yeux, des chants dans les oreilles, et tant, tant de rêves dans l'âme, et qui maintenant ne voyez plus que la nuit, n'entendez plus que le silence ?

Comment, comment y a-t-il encore des couleurs et des sons, sur ces champs où tant d'yeux ne voient plus que la nuit, où tant d'oreilles n'écourent plus que le silence ?

Oh ! serais-je seul à pleurer, serais-je seul à noyer mes yeux dans votre nuit, à plonger mes oreilles dans votre silence, à perdre mes rêves dans votre néant ?

A perdre ma vie dans votre mort ?

O hommes, je sais, hélas ! la destinée que vous réservez à ceux que vous avez tués. Vous les oublierez.

Quand vous serez las du carnage, vous vous arrêterez et vous oublierez tout, tout, toutes les souffrances et toutes les agonies.

O victimes vaines et abandonnées, mon cœur vous restera fidèle. Les hommes vous oublieront : je leur pardonnerai, mais je saurai toujours que vous avez été assassinés.

Pauvres victimes, mes frères profondément chéris, qui êtes morts sans pouvoir exhaler une plainte, sans avoir le droit de serrer une dernière fois les mains de vos aimés, je vous offre un asile de douleur et d'amour en mon âme crucifiée comme vos âmes. Je pleurerai toutes les larmes que vous n'avez pas pu verser, je vous prendrai sur mon sein et vous apaiserai de ma compassion.

Venez vers moi, venez en moi. Les hommes vous oublieront, mais mon cœur vous restera fidèle. La nature renaîtra, mais elle restera pour moi, à jamais, le temple des adieux.

Venez, venez, oubliez, vous aussi...

Mais, hélas ! les morts dorment et ne m'entendent pas ! O solitude ! Ils ne sauront jamais que j'ai voulu les consoler.

SAINT-PRIX (JEAN LOUIS).

## Révolution ou paix boîteuse

Du beau livre de Jean Debrit que nous analysons dans ce même fascicule, nous extrayons le chapitre suivant, pris dans les conclusions :

La guerre peut difficilement finir par une victoire, dans le sens absolu que les gouvernants attachent à ce mot, mais elle pourrait bien finir par des révolutions. Le premier exemple commence à en être donné ; à force de souffrir, les autres suivront peut-être. Si les classes dirigeantes veulent éviter la catastrophe, elles n'ont qu'une chose à faire : en finir, et le plus tôt possible, par un compromis suivi de réconciliation et de réorganisation internationale.

A cette conclusion, j'entends déjà deux objections énergiques. L'une est de nature morale : « Il n'est pas possible, s'écrie-t-on, de ne pas châtier le crime comme il le mérite. Il n'est pas possible de mettre sur le même pied, le jour du règlement des comptes, ceux qui ont voulu, préparé et déchaîné cette guerre, et ceux qui n'ont fait que se défendre ». Est-il besoin de faire remar-

quer que cette objection manque pour nous de la base nécessaire ? Il faudrait commencer par démontrer qu'en effet les rôles ont été tels, dans leur absoluté crue. Dans l'état actuel de nos informations, corroborées par un coup d'œil dans le passé lointain et récent, nous pouvons hardiment déclarer que cette preuve n'est pas faite.

Et la Belgique ? me dira-t-on. C'est évident, il y a la Belgique. C'est là une question à part, et qui demandera, qui exigera des réparations à part aussi. Elle devrait être mise hors des marchandages qui termineront la guerre, et rien ne sera de trop pour rendre à ce pays tout son dû. Bien qu'au cours de ces pages nous ayons pu constater que les droits des neutres faibles n'ont pas souvent gêné les puissants, que les traités ni la foi jurée n'ont jamais été l'évangile des forts en temps de guerre, ces précédents n'enlèvent rien à l'odieux de l'acte auquel nous avons dû assister impuissants et, par surcroît, muets, le 3 août 1914. Mais ce crime ressortit à la conduite de la guerre, non à ses origines. Nous y voyons un acte de stratégie et non pas de politique. C'est pour des raisons militaires et non politiques qu'une fois la guerre en branle les armées allemandes décidèrent de fouler le sol belge, tout comme ce fut pour des raisons militaires, et non pas politiques, que les alliés décidèrent d'occuper Lemnos et autres îles grecques, au temps où ils attaquaient les Dardanelles, et bien avant qu'il fût question du traité gréco-serbe, ni qu'on se souvint seulement des accords de 1830 et 1863. Par sa violation de la Belgique et, plus encore, par sa façon de la justifier après coup, l'Allemagne s'est mis en état d'infériorité morale sans remède devant les yeux de notre génération. Mais le problème des origines de la guerre, encore une fois, est totalement différent.

Or ce problème n'est pas plus tranché qu'il ne le fut en 1870 par la responsabilité matérielle de la déclaration de guerre.

Durant 45 ans, on nous répéta : Le véritable auteur d'une guerre, ce n'est pas celui qui la déclare, mais celui qui la rend inévitable. Ce principe nous a toujours semblé juste. Nous demandons la permission de l'appliquer à la grande guerre et nous demandons non pas : Qui a déclaré la guerre ? mais : Qui donc a rendu la guerre inévitable ? Et, jusqu'à l'arrivée de preuves décisives venant modifier nos convictions, nous sommes tentés de répondre aujourd'hui : Tout le monde, à des degrés divers peut-être, mais d'une diversité insuffisante pour nous autoriser à condamner l'un des accusés comme le seul auteur du crime.

Les belligérants, quels qu'ils soient, peuvent donc se rassurer : en traitant avec leurs adversaires sur un pied d'égalité, ils ne risquent pas absolument d'outrager la divine justice.

Pour conclure : sir Edw. Grey a déclaré que les conditions de paix dépendaient étroitement des responsabilités engagées dans la préparation et le déchaînement de la guerre. Nous partageons entièrement son avis. Et c'est pourquoi nous avons cherché à les déterminer de

notre mieux devant vous, estimant qu'il nous fallait être au clair là-dessus avant de chercher quelle sorte de paix convenait à l'humanité, pantelante de ces trente-six mois d'entr'égorgement. La paix par compromis — par compromis conciliant — nous semble être, dans l'état actuel de notre documentation, la solution la plus adéquate aux exigences de l'équité.

L'autre objection contre une paix par compromis est de nature pratique. C'est avec celle-ci que l'on fait, depuis trois ans, marcher les peuples. Avec une paix boiteuse, assure-t-on, tout recommencera deux ans plus tard. Nous croyons, bien au contraire, qu'une paix laissant l'un des partis écrasé, ou tout au moins humilié, nous préparerait à coup sûr une guerre de libération ou de revanche avant qu'il fût longtemps. Assez de traités de Francfort et assez de paix de Bucarest. Ces actes-là contiennent les germes de toutes les guerres. Tandis qu'un accord fondé sur la lassitude mutuelle et sur la conviction de l'impossibilité de se vaincre, et par conséquent de l'inutilité de la guerre, ne laisse ni aigreur d'un côté, ni insolent mépris de l'autre, et permet une paix durable, la paix de Roland et d'Olivier après leurs furieux et inutiles combats, la paix fondée sur l'estime réciproque.

Et ne vous récriez pas qu'après ce que vous savez, cette estime est impossible. D'abord, pour une grande part des faits les plus atroces, nous ne savons rien que ce que nos journaux nous ont appris, et les documents les plus officiels manquent tous, tant qu'ils sont, de cette garantie indispensable qui s'appelle la preuve contradictoire. D'autres faits, établis ceux-là, tels que ceux de la guerre sous-marine, la dévastation des zones militaires, ont besoin, pour être appréciés sagement, de l'apaisement des passions, de judicieuses comparaisons, et d'un minimum de recul. Ensuite, si les neutres ne peuvent arriver à cette estime, ni peut-être les arrières des belligérants non plus, il y en a d'autres qui y sont, eux, arrivés : ce sont ceux qui se battent, ceux qui saignent. Ceux-là estiment leur valeureux adversaire, le soldat comme son chef ; ceux-là sont dépourvus de haine, et ceux-là auront, le jour de la paix, le mot principal à dire. Ils le diront, je le sais — et je m'en réjouis d'avance — dans le sens de l'oubli des torts réciproques, et de la fraternité.

JEAN DEBRIT.

---

**LIRE** chaque jour : **La Feuille**,  
bulletin quotidien de "La Nation".

Chaque semaine : **La Nation**.

Tous les quinze jours :  
**Le Réveil et L'Aube**.

Tous les mois : **demain**.



## Livres et Revues

Notre ami Frans Masereel vient de faire paraître à la librairie Kündig, à Genève, un album de dix bois gravés. C'est, sous le titre : *Debout les Morts!* une terrible et puissante évocation du martyre des victimes de cette guerre. Le *Debout les Morts!* de Frans Masereel est une rude riposte à celui des « bourreurs ». Ils s'enfuirent d'épouvante lorsqu'ils verraient apparaître, dans la réalité tragique du supplice, les condamnés de qui le sacrifice n'est pas jugé suffisant, puisqu'on voudrait qu'il servît à provoquer celui des autres.

Comme nous regrettons que de cette œuvre, si propre à « déshonorer la guerre », il n'ait pas été fait d'édition populaire !

Nous sommes heureux de saluer l'apparition d'une revue très fraternelle : *L'Aube*, paraissant à Lausanne le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois. Signalons dans le premier numéro : « Vers la paix », de P. Golay, une page humaine et vibrante; un excellent article scientifique du D<sup>r</sup> Jeanneret-Minkine : « La guerre et l'évolution naturelle; du jeune et sympathique E. Gloor, une étude fort intéressante sur « La jeunesse universitaire suisse et la guerre »; « Les propos d'un solitaire », signés Marius, d'une pensée très juste et très élevée; une touchante complainte : « Mon dernier fils est mort », de M<sup>me</sup> M.; un article réconfortant par son optimisme, de notre collaborateur Iwan Goll, sur « La Révolution allemande ». Enfin, une partie documentaire nous renseigne sur la situation sociale en Suisse (P. G.), en Italie (Ego) et en Russie (Natacha Rostowa).

Nous recommandons chaudement *L'Aube* à nos camarades.

Une autre revue : *Guerre et Paix*, unit sa voix claire au concert harmonieux des adversaires du carnage. Tout de même on s'aperçoit qu'il n'y a pas que des satisfaits à l'arrière.

André Lorulot fait reparaitre *L'Idée Libre*<sup>1</sup>. Nous attendons beaucoup de cette revue qui a fait ses preuves avant la guerre. Cette nouvelle série nous fait d'autant plus espérer que l'évolution marquante de Lorulot est propre à donner à son œuvre un caractère plus élevé. Mais nous ne devons pas trop exiger tant que dureront les hostilités et toutes les contraintes qui en découlent. Nous ne pourrions, en période « normale », nous satisfaire de la tendance trop exclusivement scientifique qu'a pris *L'Idée Libre*.

<sup>1</sup> André Lorulot, 3, rue Louis-Blanc, Saint-Etienne (Loire). En vente aux tablettes, le n<sup>o</sup>, franco, 0,50.

*Soi-Même* : Une revue littéraire de tendance individualiste où s'affirment de jeunes talents. La présentation typographique, à vouloir être trop originale, ne laisse pas, quelquefois, de décevoir un peu. Nous aurons l'occasion, plus tard, de parler plus longuement de *Soi-Même*, qui est, de toutes les jeunes revues littéraires françaises, une de celles qui nous sont le plus sympathiques.

## Les Fourmis

Il allait se livrer une grande bataille entre un parti de fourmis fauves et un parti de fourmis noires. Les fourmis rouges voulaient, comme c'est leur habitude, réduire en esclavage et emporter chez elles les fourmis noires. Cela se passait sur un terrain sablonneux, au pied d'une colline derrière laquelle semblait descendre le soleil. Or, un homme qui cheminait par là vit qu'en s'asseyant sur la colline, au rebord d'un fossé, il échapperait aux rayons du soleil, qui étaient accablants, et que le lieu était à souhait pour un repos de quelques instants. Il s'assit donc sur une touffe d'herbe décolorée et continua, plus à l'aise, la rêverie dans laquelle il était assez profondément absorbé. Il n'avait pas vu les fourmis fauves qui venaient le long du talus, ni les fourmis noires qui, inquiètes, rentraient dans leurs galeries. Mais les auraient-il vues, qu'il n'y eut prêté aucune attention, car il les savait, les unes comme les autres, inoffensives.

S'étant assis, son talon heurta le talus et détériora l'entrée des galeries où se réfugiaient les fourmis noires. Les chefs des fourmis fauves, qui arrivaient avec leurs troupes à ce moment précis, virent bien ce mouvement heureux de la jambe du géant et le dégât qu'il avait causé. Ils en eurent de la joie; l'orgueil les gonfla; et, se retournant vers les soldats qui se pressaient autour d'eux : ils crièrent : « La victoire est certaine. L'homme est avec nous! » Les troupes, unanimement, répétèrent : « L'homme est avec nous! » Elles manifestaient un grand enthousiasme. Le promeneur, cependant, alluma sa pipe. Il jeta le bout du tison et, par prudence, l'écrasa du pied, ce qui mit à mal plusieurs fourmis noires et augmenta d'autant l'orgueil et la confiance des assaillants. « L'homme est avec nous. Cela est visible. L'homme est avec nous ». Pendant qu'il achevait sa pipe, l'assaut avait été donné et déjà les fourmis fauves ressortaient des galeries ennemies avec du butin et des prisonniers, quand l'homme se dressa, et, distrait, regardant de petits nuages qui s'élevaient, lâcha une formidable inondation qui noya indifféremment vainqueurs et vaincus. Après quoi, il reprit sa promenade.

(Pendant l'Orage).

RÉMY DE GOURMONT.

Etant toujours à court d'argent, nous prions les abonnés dont l'abonnement arrive à terme avec ce numéro de bien vouloir le renouveler, sans tarder, par mandat ou en timbres-poste. Faute de quoi, le prochain numéro leur sera présenté en remboursement du montant de leur abonnement.

Le gérant responsable : SALIVES.